Yves
BOULVERT

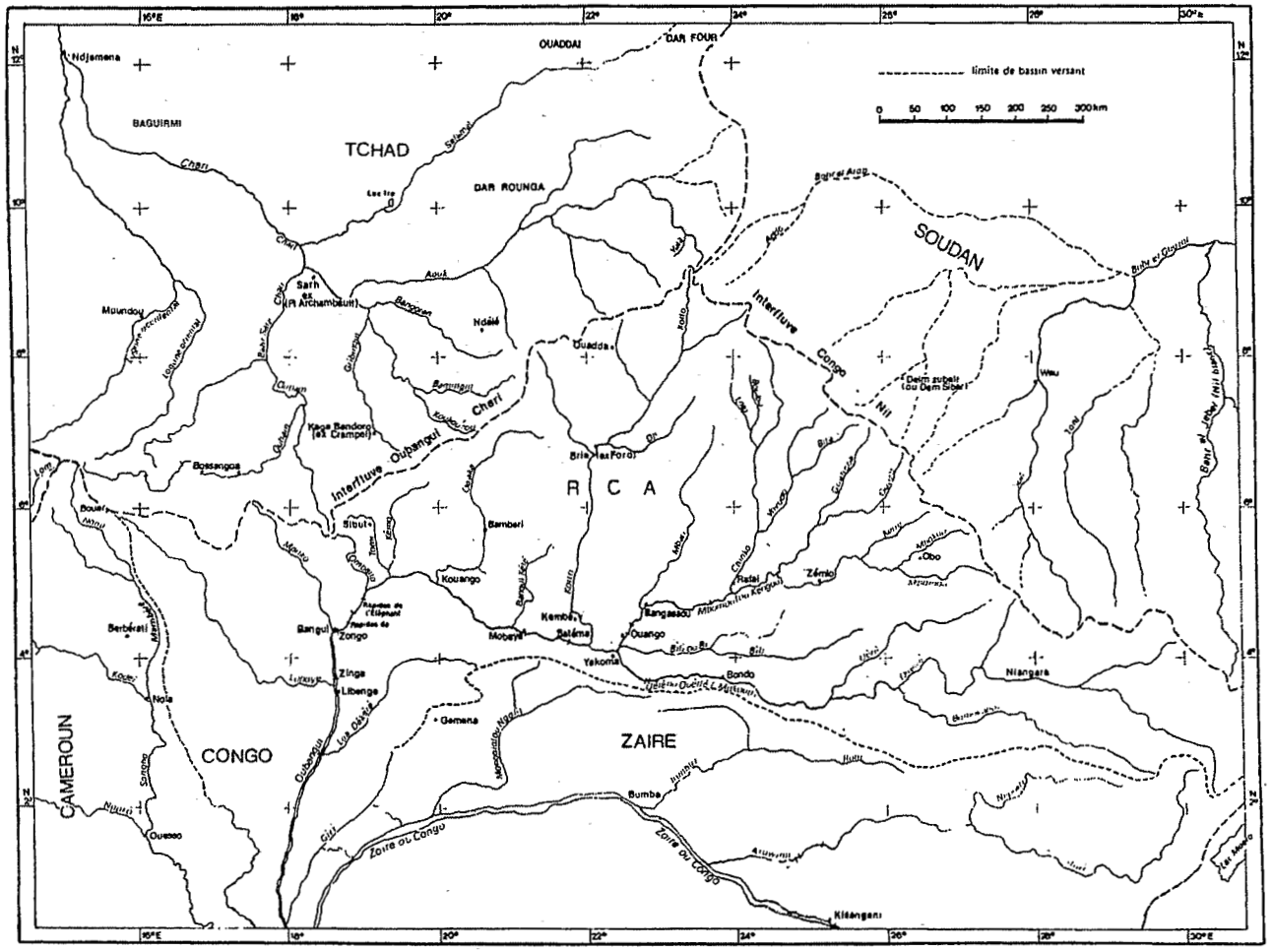
Le dernier grand blanc de la carte d'Afrique : premières approches de l'Oubangui-Chari ou Centrafrique à la fin du XIXe siècle

Depuis près de deux millénaires, la route de la soie a permis des relations entre l'Orient et l'Occident. Dès la fin du XVe siècle les Portugais, en ouvrant la route des Indes avaient délimité les contours du continent africain. Pourtant en 1884, il y a juste 110 ans, une revue belge *Le Mouvement géographique* publiant un croquis de l'Afrique centrale d'après les dernières découvertes (notamment celles du Congo par Stanley) pouvait encore légitimement écrire : « notre croquis limite le dernier des grands blancs de la carte d'Afrique. C'est la *"région inconnue"* comprise entre les cours de l'Ogooué, du Congo septentrional et de l'Ouellé, au sud, les sources du Chari et du Bénoué, au nord » *(fig.2)* ; c'est à dire pratiquement l'Oubangui-Chari ou Centrafrique actuel ainsi que le Cameroun intérieur. Un siècle plus tôt, des missions officielles d'exploration avaient sillonné l'océan Pacifique, tandis que l'intérieur du continent africain restait encore du domaine de rares initiatives individuelles. Ce n'est plus l'époque rousseauiste de la recherche du « bon sauvage » à Tahiti, l'on est à l'époque moderne où l'Occident est conscient de sa supériorité technologique sinon morale.

Avant 1884, le temps des pionniers individualistes

Sur les cartes des XVIIe-XVIIIe siècles, les contours de l'Afrique sont déjà bien connus alors que l'intérieur du continent apparaît comme un enchevêtrement de fleuves et de montagnes agrémenté de figurations de royaumes, de personnages ou d'animaux plus ou moins mythiques. Le centre en est souvent occupé par une importante extension du bassin du Nil, encadré de montagnes dont celles dites « de la Lune », héritage de Ptolémée.

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : B*6471 Ex : 1


limite de bassin versant
0 50 100 150 200 250 300km
TCHAD
SOUDAN
R C A
CONGO
ZAIRE
CAMEROUN
OUADDAI
DAR FOUR
DAR ROUNGA
BAGUIRMI
Ndjamena
Sarh
Moundou
Bossangoa
Bouar
Berberati
Nola
Ouesso
Sibut
Bambari
Kouango
Bangui
Zongo
Zinga
Libenge
Gemena
Mobaye
Kembé
Bangassou
Ouango
Yakoma
Bondo
Zémio
Obo
Niangara
Bumba
Kisangani
Ouaddai
Abéché
Biltine
Fada
Zaïre ou Congo
Interfluve Oubangui
Interfluve Congo Nil
Cheri
Chari
Aouk
Bahr el Arab
Bahr el Ghazal
Uele
Bili
Ubangi
Kasai
Lualaba
Lomami
Ituri
Nil
Wau
Tonj
Kotto
Mbomou
Kouilou
Niari
Sangha
Ngoko
Lobaye
Ombella
Mambéré
Nyong
Sanaga
Dja
Lom
Kadei
Ouham
Pendé
Logone
Tandjilé
Mayo Kebbi
Mayo Danaï
Mayo Rey
Bahr el Jebel
Bahr el Ghazal
Bahr el Arab
Bahr el Ghazal

À la fin du XVIIIe siècle, l'Occident apprit l'existence des royaumes musulmans du Kordofan, du Ouadai et du Darfour : l'écossais Browne y fut retenu en 1793-96, ne pouvant se rendre en Éthiopie où l'avait précédé J. Bruce (1769-72). À son arrivée en Égypte en 1799, Bonaparte entreprit un échange épistolaire avec le sultan du Darfour. Il faudra attendre les années 1845-1851 pour que les schémas cartographiques de ces royaumes soient esquissés par le docteur Perron, à partir des seuls souvenirs de jeunesse d'un lettré tunisien : le cheykh Mohammed el Tounsy qui avait accompagné une expédition esclavagiste forienne entre 1803 et 1813. Il n'y évoque guère au sud que le Dar Fertit (pays des païens) et des populations anthropophages : les Niam-Niams. Ce sont encore les deux seules indications, avec celle de l'existence d'un « plateau central », qui correspondent à l'actuel territoire centrafricain sur un atlas du second Empire. Entre-temps, en 1823, l'Anglais D. Denham, accompagnant H. Clapperton, est parvenu au lac Tchad et en 1852, l'Allemand Barth a révélé l'existence du Chari en provenance du sud-est.

Les cartes du globe les plus précises étaient alors dressées par les Allemands de Gotha (Petermann et Hassenstein). Sur la feuille 7 (Dar Banda, 1862) à 1/2 000 000 on ne relève aucun contour, seulement quelques hypothèses manuscrites : le mystérieux lac central du continent africain, dénommé Liba, déverse-t-il son trop plein vers l'ouest et le golfe de Guinée ou vers le Chari et le lac Tchad ?

Le pays des Noirs, ou Soudan, reste mystérieux au point qu'une controverse s'engage sur l'existence éventuelle d'hommes à queue (*cf.* Tremaux et Lejean, 1961). J.-P. Penel en a fait le sujet de sa thèse en 1976 : *Homo caudatus.*

Parmi ces mythes, l'un peut nous surprendre. L'hypothèse avait été émise que la pluviométrie allait décroissant vers l'intérieur du continent et donc que le centre de l'Afrique devait être occupé par un désert équivalent du Sahara. J. Verne, en 1862, adopta cette thèse dans son célèbre roman *Cinq semaines en ballon.* C'est ainsi que ses héros, provenant de Zanzibar et donc du sud-est, manquent de mourir de soif avant d'atteindre la région du lac Tchad.

Au milieu du siècle dernier, les Européens progressèrent vers le haut Nil en tant que chasseurs ou trafiquants d'ivoire, d'esclaves et d'armes ou en accompagnant ces trafics. Citons A. Brun-Rollet en 1858, G. Lejean en 1861 ou A. Vayssiere et F. Le Saint pour l'année 1868. L'un d'eux A. de Malzac (1855-1860), se fit même proclamer roi dans les marais du Bahr-el-Ghazal. Si parmi ces aventuriers individualistes, les frères A. et J. Poncet furent très probablement les premiers à franchir l'interfluve Congo-Nil en 1868 et à se retrouver dans le bassin du Congo, la gloire en revient au célèbre botaniste G. Schweinfurth (1869-1871) qui relata très clairement

le franchissement de cet interfluve et sa découverte de l'Ouellé qui « ne peut appartenir qu'au bassin du Chari ». Faute de documents récents sur le Sud-Soudan, ses observations restent très valables pour relier la phytogéographie centrafricaine à celle du haut Nil.

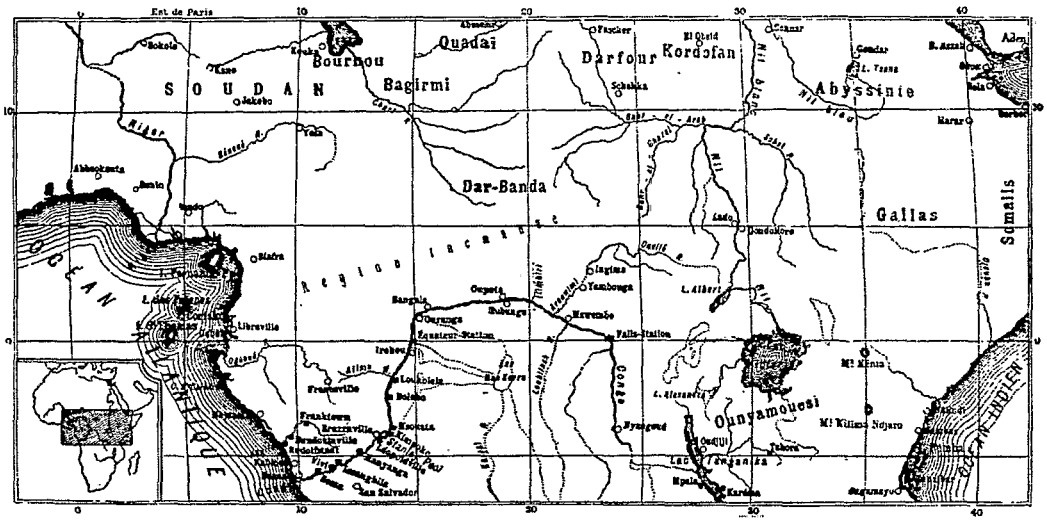
Chargé, lui par son gouvernement, d'une mission au Bornou, l'Allemand G. Nachtigal (1869-1874) fut retenu au Ouadai par le paludisme. Il ne put donc descendre au sud du Salamat, en Centrafrique, mais par ses informateurs, il obtint divers renseignements oraux notamment sur un grand fleuve « Bahr Kouta » coulant vers l'ouest ainsi que sur des affluents du Chari.

Le cas du docteur Potagos est curieux. Ce médecin relata en 1880 et 1885 une expédition qui l'aurait mené sur l'interfluve Congo-Nil en 1876-77. Selon R. Hill (1968), le docteur n'est qu'un affabulateur car personne n'a jamais signalé l'avoir rencontré en Afrique. Peut-être n'a-t-il que retranscrit des données d'informateurs ? Toutefois, il est le premier à donner quelques renseignements sur l'est centrafricain : massif du Châla, pays de Yioulos (= Youlous), Kreki (= Kreich)... Il est impossible de reconstituer son itinéraire vers le sud et les « monts Georges ». C'est donc un piètre naturaliste et un piètre cartographe, sinon un menteur.

Ainsi, en cette fin du XIXe siècle, il pouvait encore être possible de relater, sur cette partie de l'Afrique, un voyage inventé ! Peu après, encore Jules Verne, laissant courir son imagination fertile, placera dans cette région une autre relation, peu connue celle là, *Le Village aérien*, publié en juillet 1901, dans lequel il raconte la rencontre d'une population d'humanoïdes arboricoles. Hommes ou singes ? Les mythes étudiés par J.-P. Penel persistent encore.

Le premier Européen dont on soit certain qu'il ait bien franchi l'interfluve et qu'il soit entré dans l'actuel Centrafrique est l'Allemand F. Bohndorff qui, en 1876-77, parvint au camp du sultan Rabah à l'ouest du Chinko. Malheureusement son itinéraire est difficile à reconstituer, ses papiers lui ayant été volés à son retour au Soudan !

Un jeune officier anglais, Franck Lupton, fut nommé, en 1881, gouverneur de la province soudano-égyptienne du Bahr-el-Ghazal. C'est sous l'appellation de Lupton Bey qu'il réalisa en 1882 un raid audacieux dans l'est centrafricain. Malheureusement pour lui, il fut surpris par la révolte mahdiste en 1884 et périra prisonnier. Son raid ne nous est guère connu que par quelques lettres. On sait que dans l'est centrafricain, à l'époque encore peuplé, il recoupa quelques rivières venant du nord. Alors que les agglomérations citées ont disparu, les rivières peuvent être identifiées jusqu'à la Kotto (Bahr Foro) en amont de Bria. Son adjoint Rafai Aga parvint, après 44 heures de marches au sud, à une grande rivière : la Kuta, qu'il crut formée de la réunion du Mbomo et du Wellé (=Ouellé). Soixante-cinq ans avant


Est de Paris
Quadaï
Bournou
Bagirmi
S O U D A N
Darfour
Kordofan
Abyssinie
Dar-Banda
Gallas
Somalis
Niger
Libreville
Ouny-amouesi
Mt Kilima Ndjaro
Mt Mirula
L. Albert
L. Alexandre
Lac Tanganika
Karema
Ujiji
Nyangwé
Falls-Station
Equator-Station
Yambuya
Ingima
Bangala
Ourungu
Irebu
Loukolela
Brazzaville
Kinshasa
Franktown
Frankville
Boma
San Salvador
Mayumba
Gabon
Ogooué
Ouellé
Uhrimi
Congo
Kasai
Lualaba
Nil Blanc
Nil Bleu
Atbara
Sobat
Zambèze
Rovuma
Kouilou
Benoué
Chari
Shebeli
Juba
Tana
Gondar
Harar
Berbera
Aden
Massaua
Suakin
Khartoum
Fashoda
Lado
Dondokoro
Bahr el Arab
Bahr el Ghazal
Bahr el Djebel
Bahr el Abiad
Bahr el Azrak

probable de l'ampleur de la tâche : 1846 pages !) et reste méconnu. C'est regrettable, car ses descriptions sont minutieuses et il avait pris le soin de recouper ses itinéraires pour en accroître la précision documentaire : sur les sols, notamment les « plateaux pierreux » (bowé latéritiques), le climat, la végétation, les habitants et leurs coutumes. Il avait relevé le parallélisme des limites de végétation avec l'interfluve Congo-Nil, ce qui sera oublié, encore en 1958 par R. Sillans. Certains de ses itinéraires et observations n'ont toujours pas été repris ! Junker manque peut-être de réflexion de synthèse mais c'est un observateur consciencieux, minutieux et désintéressé. Il laisse une documentation de base indispensable et apparaît injustement oublié.

En 1884, la révolte mahdiste va bloquer à Khartoum le général Gordon Pacha. L'allemand F. Bohndorff sera l'un des derniers à pouvoir passer, mais en abandonnant les collections de Junker qu'il rapportait en Europe. Cette révolte est importante pour l'histoire des explorations africaines. Coupant les échanges de part et d'autre de l'interfluve Congo-Nil elle empêcha la poursuite des explorations individuelles. En obligeant l'armée égyptienne, à encadrement britannique, à se retirer, elle créa ce qui apparu en Europe un vide politique à combler, un *no man's land*, attisant alors les convoitises belges puis françaises. Commence alors la période des explorations à buts politiques expansionnistes. Remarquons qu'en 1883-84 on ne savait toujours presque rien en Europe du centre et de l'ouest du Centrafrique, à l'exception de l'Allemand Flegel qui, en remontant la Bénoué jusqu'à sa source, était parvenu en 1883 à Ngaoundéré (centre du Cameroun) où il avait appris l'existence de rivières se dirigeant vers le sud sud-est, dont la Nana et la Bali ou Lobaye.

Le réseau hydrographique de la Kotto avait été esquissé par Lupton, celui du Mbomou correctement établi par Junker qui avait pu déterminé en plus l'interfluve Congo-Nil. En savons-nous aujourd'hui beaucoup plus par les relevés au sol sur ces régions excentriques, désertées et toujours autant, sinon plus, difficiles d'accès ?

Le temps des conquérants (1885-1899)

La découverte en 1877, par l'Américain H. M. Stanley, du cours du fleuve Congo et de son importance eut un grand retentissement en Europe. Elle éveilla des ambitions impériales, telles celles du roi des Belges Leopold II qui sut jouer des cartes géographiques (P. Kalck, 1974) pour tromper ses rivaux et se créer un empire personnel dénommé officiellement mais improprement : État indépendant du Congo. Ce fut le départ de la grande mêlée coloniale, *scramble*, dont le congrès de Berlin, en 1885, voudra fixer les règles du jeu, l'année où le pasteur baptiste britannique G. Grenfell, découvrit une magnifique voie de pénétration vers le nord du bassin du Congo, relevant le

cours de l'Oubangui jusqu'en amont des premiers rapides, ceux de l'actuel Bangui. Il rebroussera chemin devant l'hostilité des riverains surpris – on le serait à moins – par l'arrivée des Blancs sur un vapeur dont un grillage protecteur arrêtait les flèches ! Il avait en effet reçu en cadeau d'un industriel britannique un petit vapeur, le *Peace* performant pour l'époque, qui lui permit de réaliser de remarquables explorations des affluents du Congo pour le compte du nouvel État indépendant. Après avoir occulté les premières découvertes, Wauters, le géographe belge officiel l'annonça dans son journal *Le Mouvement géographique* par un article du 31 mai 1885 : « Le dernier grand blanc de la carte d'Afrique. Un nouveau Congo – Le problème de l'Ouellé – Hypothèse nouvelle ». Il émit en effet l'hypothèse que cette importante rivière qui « vient ouvrir des horizons nouveaux sur l'hydrographie du dernier grand blanc africain, vierge jusqu'ici de toute exploration européenne », ne serait autre que le cours inférieur de l'Ouellé (*fig. 2*).

La polémique des scientifiques devint politique, *Le Temps de Paris*, en date du 22 juillet 1885, notait que le confluent de l'Oubangui se trouvait sur le territoire français : la rive droite du Congo. Les passions s'envenimèrent rapidement et bientôt, dans *La Gazette géographique* du 10 juin 1886, D. Kaltbrunner vint jusqu'à douter des « assertions de M. Grenfell ».

Les Français A. Dolisie et Ch. de Chavannes, adjoints de Brazza avaient en effet pris connaissance, à Brazzaville, de la carte de l'Oubangui par une communication amicale du capitaine belge Vangele, trahissant innocemment son roi. Ignorant que Leopold II voulait le secret sur ses explorations expansionnistes, il les laissa photographier le report du plan de l'Oubangui, ce qui permit à Dolisie de partir fonder en amont du confluent le poste de « Domino » pour damer le pion aux agents du roi. À l'inverse, interrogé par de Chavannes, Grenfell avait feint de ne pas comprendre le français alors qu'il le parlait couramment (selon R. Cambier, 1947).

Contrairement à Grenfell, qui avait franchi les rapides de l'Oubangui en février à basses eaux, Vangele fut arrêté, lors de sa première tentative de remontée, par les hautes eaux aux rapides, fin novembre 1886. En janvier 1888 une deuxième tentative lui permit de franchir les divers rapides de l'Oubangui avant d'être arrêté par les Yakomas. Ils lui firent rebrousser chemin alors qu'il approchait du confluent de l'Ouellé dont il ne put plus douter qu'il ne soit le tributaire principal de l'Oubangui. Sa troisième expédition verra la fondation du poste belge de Zongo sur la rive gauche de l'Oubangui aux premiers rapides, suivie dès le lendemain, le 26 juin 1889, par les Français Uzac et M. Dolisie qui fondèrent Bangui sur l'autre rive ! Cette fois, il pourra rejoindre le confluent. Il s'autorisera à remonter le premier le Mbomou et à signer un traité de protectorat avec le chef Bangassou.

Les Belges voulurent en effet faire croire que le plan de partage accordant la rive droite de l'Oubangui à la France ne s'appliquait pas à ses tributaires et que d'ailleurs, le Mbomou l'emportait sur l'Ouellé. Aujourd'hui, aucun jaugeage sur l'Ouellé n'a d'ailleurs été effectué et le débit n'en a été établi que par différence entre le débit aval sur l'Oubangui et le débit amont du Mbomou (voir, *Monographie hydrologique de l'Oubangui,* à paraître).

Blessé à la suite d'une exploration dans le Nord-Gabon, le jeune P. Crampel conçut le projet d'une fantastique expédition devant le mener du Congo aux rives de la Méditerrannée, en vue de créer une Afrique française d'un seul tenant. Outre le Sahara, il lui fallait pour cela, traverser le Centrafrique inconnu (P. Kalck, 1993). Alors que P. Crampel était déjà sur l'Oubangui le 1er décembre 1890, les promoteurs de sa mission créèrent, le « Comité de l'Afrique française » avec un bulletin. L'envoi d'une mission de renforcement avec J. Dybowski, professeur à l'École agronomique de Grignon, marqua les débuts du parti colonial français.

P. Crampel se heurta à des difficultés inattendues : état de misère du poste de Bangui, absence d'animaux de bâts en raison de la trypanosomiase ou maladie du sommeil, difficultés de trouver des porteurs d'où échelonnement dangereux des membres de la mission, au nord, pays ravagé par Rabah et son séide Senoussi qui n'hésita pas à faire massacrer Crampel et l'échelon avancé pour récupérer les armes de la mission. Nebout, seul survivant, se replia tandis que J. Dybowski (1891), chercheur plus qu'explorateur, s'attardait à recueillir des collections (flore, faune, ethnographie...).

Pour affirmer « nos droits » contre les Belges sur le haut Oubangui, Brazza envoya en 1891, l'administrateur Gaillard fonder les postes de Mobaye et des Abiras au confluent Ouellé-Mbomou, en désignant comme délégué V. Liotard, pharmacien de la marine, chargé d'une « mission botanique ». Surtout, pour contrer l'avancée allemande au Cameroun, il lança sur la Sangha, la mission Fourneau qui fonda le poste d'Ouesso, avant d'être attaquée, près de l'actuel Berbérati (1891). Les Gbayas défendaient déjà leur indépendance face aux raids des Lamidos foulbés de l'Adamaoua islamique.

Après ces échecs deux missions françaises réussirent l'exploit de relier le bassin du Congo à celui du Niger (Bénoué). En 1892 C. Maistre parvint, par un chemin plus occidental que Crampel, à gagner le pays des Mandjas sur le Gribingui puis le Bamingui au sud du Tchad, reliant son itinéraire à celui de Barth, avant de gagner la Bénoué, via l'Adamaoua camerounais. C. Maistre devait décéder, nonagénaire oublié, en 1957 ! L'enseigne de vais-

seau Mizon, après avoir essayé la voie de la Bénoué, malgré l'opposition de la Niger Royal Company, gagna, via Ngaoundéré, la Kadéi où il retrouva Brazza remontant la Sangha (1892). Fin 1893, le Comité de l'Afrique française décida d'envoyer une nouvelle mission depuis la Sangha vers le Tchad, en fait, Clozel (1894) atteindra bien les bords de l'Ouham qu'il proclamera navigable avant de se replier. On notera que le rapport de l'administrateur Perdrizet (1896-97) contredisant ces conclusions est resté manuscrit et donc inédit.

Les Belges (Wauters et le *Mouvement géographique*) paraissaient observer avec détachement les efforts des Français pour parvenir au lac Tchad à partir de la Sangha ou du coude de l'Oubangui. En fait dès 1891, un membre de l'expédition Van Kerkhoven vers le Nil, Milz, parvenait chez le chef niam-niam Semio. Le lieutenant Charles de La Kethulle en 1893 mena deux expéditions dont la première dans le bassin du Mbari. La seconde fut un raid sud-nord de plus de 400 km dans le bassin du Chinko jusqu'à celui de l'Adda sur le versant nilotique. L'année suivante, le commandant Hanolet dirigea une autre expédition vers le nord nord-ouest. Elle le conduisit, via le plateau d'Ouadda, dans la vallée de la Gounda sur le versant tchadien. Il y tenta d'entrer en relations avec Senoussi et Rabah esquissant un mouvement tournant pour contrer la pénétration française vers le nord. Une ligne de postes « léopoldiens », en fait de simples campements, fut établie sur le pourtour du plateau centrafricain.

Inévitablement, ces mouvements d'expansion coloniale aboutissaient à des heurts qui auraient pu dégénérer. Ainsi en mars 1893, un incident à Bangassou, faillit se régler par les armes entre Français et « Léopoldiens ». Au cours de 1894, deux conventions furent signées pour délimiter les zones d'influence : en mars avec les Allemands sur la frontière camerounaise, en juin avec Léopold II qui reconnut le Mbomou, en tant que frontière nord de l'État indépendant. On peut comprendre le dépit des officiers belges obligés d'abandonner l'est centrafricain. Il faut surtout relever que ces partages ne se préoccupaient aucunement des ethnies. Ainsi sans que Bangassou, Rafai, Zemio, et encore moins leurs sujets, aient été consultés, leurs « sultanats » se retrouvaient coupés en deux.

Cet accord ouvrait la voie aux visées françaises vers le Nil. V. Liotard occupa discrètement Tamboura (1896) et Dem Ziber (1897) sur le versant nilotique. Il aurait pu s'y maintenir si, à la suite du rêve du président Sadi Carnot de relier le Congo à l'Éthiopie et Djibouti, il n'avait été bousculé par la fougue de la mission militaire du capitaine Marchand. Chacun sait par quelles difficultés, convoyant son vapeur *Faidherbe* à travers de multiples rapides, l'interfluve Congo-Nil, les marais du Bahr-el-Ghazal *(fig. 3)*...

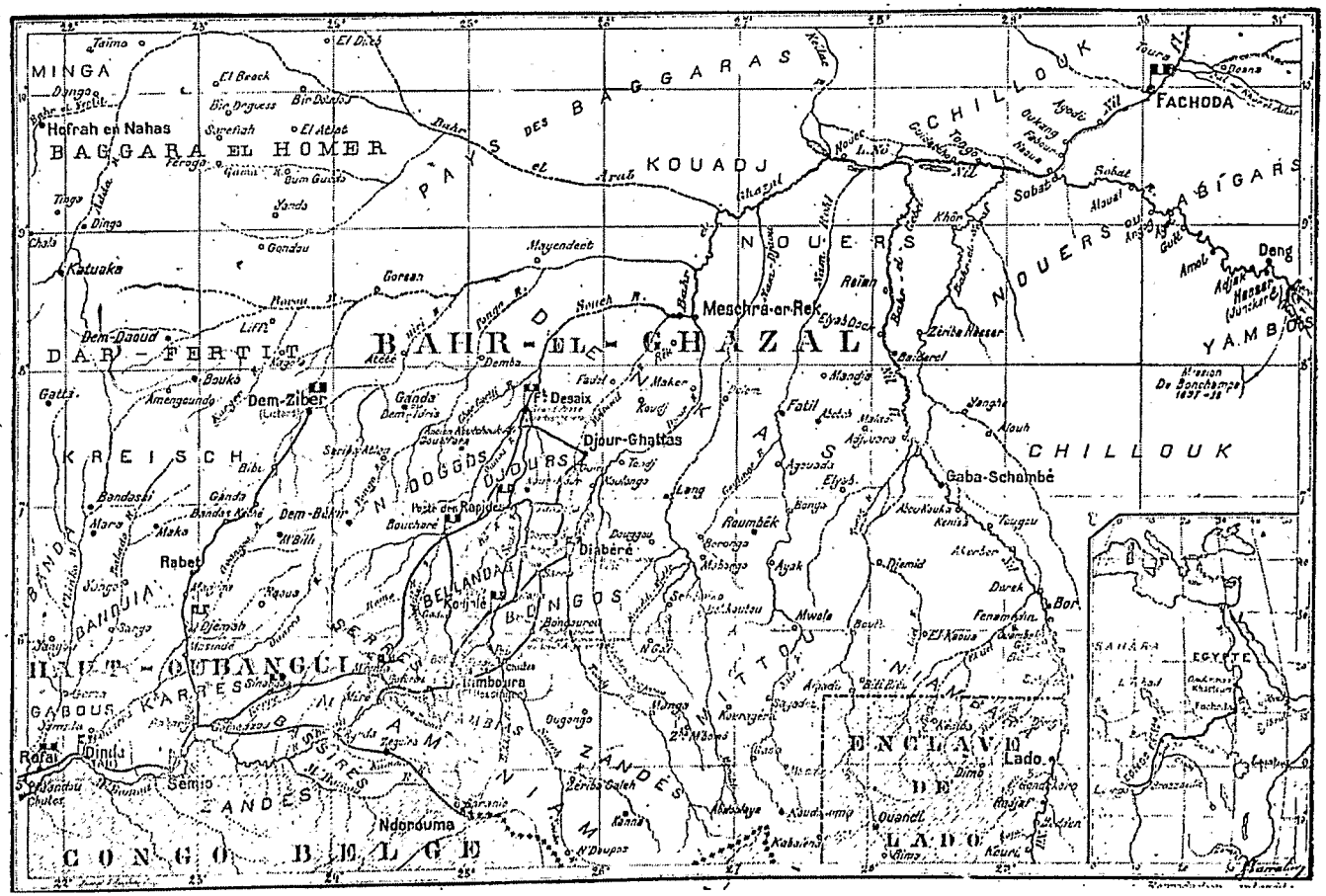


fig. 3. Carte du Bahr-el-Ghazal jusqu'aux environs de Fachoda, 1/300 000, mission Marchand, 1898. (Bibliothèque de la Société de géographie.)

il parvint en juillet 1898 à Fachoda sur le Nil pour s'y heurter, après les Mahdistes, à l'armée anglo-égyptienne de Kitchener. Face à la menace de guerre franco-britannique, il fallut se résoudre à amener le drapeau. Surtout la convention de mars 1899 nous forçait à évacuer tout le bassin du Nil (notamment la mission Roulet au Sud-Soudan).

En 1910 seulement, après la mort de Léopold II, Wauters prétendra qu'une expédition belge (Dhanis) devait se joindre aux missions françaises partant du Congo (Marchand) et d'Éthiopie (Clochette et Bonchamps). L'opération combinée prévue ne put aboutir en raison des distances, des difficultés sur le terrain et de l'absence de liaisons. Qui se rappelle aujourd'hui que ce cul-de-sac, isolé à plus de 1700 km de tout océan, fut « au cœur des convoitises européennes », il y a juste un siècle ! Il faut préciser que la frontière sur l'interfluve ne sera déterminée sur le terrain qu'en 1923-24 par une mission conjointe franco-britannique. Moderne pour l'époque, elle disposait d'un poste radio pour fixer les « tops horaires » et préciser les longitudes. Toutefois, pour ce transect unique de deux ans entre la frontière libyenne et celle du Congo belge, la mission n'était accompagnée d'aucun scientifique : géologue, botaniste ou autre !

Côté Tchad, E. Gentil parvint au lac en 1897 par un raid audacieux avec son petit vapeur le *Léon Blot*. L'année suivante Bretonnet s'était joint à notre allié, le sultan Gaourang du Baguirmi. En face de Rabah, il fut lâché par lui à Togbao et massacré avec sa mission. L'occupation du Tchad ne devint possible qu'après l'anéantissement de ce dernier à Kousseri le 22 avril 1900, après la jonction de trois colonnes venues d'Algérie (Foureau-Lamy), du Soudan (Joalland-Meynier) et du Congo (E. Gentil).

Le temps de la mise en place coloniale : 1900-1925

Logiquement, il semblerait que le cadre frontalier grossièrement délimité, l'inventaire des ressources aurait dû suivre immédiatement l'achèvement de l'occupation territoriale et précéder la mise en valeur. Il n'en fut rien. Faute de financement, le gouvernement abandonna l'exploitation coloniale à des compagnies concessionnaires en leur amodiant des bassins versants qui n'étaient pour la plupart ni reconnus, ni délimités. Entre autres conséquences, cette décision permit le retour de capitaux belges.

En 1902 seulement fut envoyée la première mission scientifique officielle, chargée, avec le botaniste A. Chevalier et son adjoint le docteur Decorse, « d'étudier les productions agricoles et forestières de l'Afrique centrale, la faune, la flore, la constitution géologique, puis l'état social des populations [...] » Vaste programme en deux ans et à quatre !

Au début de ce siècle, seules étaient effectivement occupées les voies fluviales de la Sangha et de l'Oubangui-Mbomou, avec l'axe central de portage vers le Tchad. Ainsi l'exploration du pays n'était pas achevée. Il restait encore (Y. Boulvert, 1983) à résoudre les problèmes de l'Ouham-Chari (1892-1907), de la mystérieuse région de l'interfluve Sangha-Oubangui et des plateaux du nord-ouest du Centrafrique. L'étude de la région occidentale fut approfondie en raison des fluctuations de la frontière du Cameroun avec le Congo français (missions Moll 1906-07, Periquet 1912-13). Cette dernière résulte d'un important abandon territorial, consécutif à l'affaire du Maroc, qui aurait pu entraîner une guerre franco-allemande dès 1911. À noter que cette prise de possession avait été précédée en 1910 de la mission d'enquête scientifique du duc de Mecklenburg. Il est clair qu'à ce moment, les Allemands visaient le contrôle de toute l'Afrique centrale, Congo belge compris (cf. Mittel-Afrika). Avec le « Neu Kamerun » les Allemands atteignirent l'Oubangui, à la « pointe Germanie », au sud de Bangui, avant d'être rejetés sur leurs bases, dès le début des hostilités de 1914.

L'occupation du territoire prit fin avec la prise du piton fortifié d'Ouanda-Djallé (déc. 1912). Quelques missions de reconnaissances la précédèrent. Citons celle de Prins en 1901 qui leva le plan de Saïd-Baldas, ville fortifiée de plus de 5 000 habitants, razziée et disparue peu après. En 1910, le capitaine Jacquier effectuera une vaste tournée à partir du Mbomou vers le haut Chinko, le Soudan et retour par un autre itinéraire. Son adjoint, le lieutenant Martin égaré et affamé, mettra plus de quinze jours à errer avant de rejoindre le Mbomou. La même année, le capitaine Modat, joindra Ndélé à Kafiakingi au Soudan, avec retour par un itinéraire curviligne différent. Il imagina au centre l'existence d'un massif des Bongo : 1400 mètres qui figure toujours sur les cartes et atlas alors qu'il ne s'agit que d'une cuesta, d'un escarpement de plateau, voisin de 900 mètres comme l'avait relevé Hanolet en 1894 ! De la même façon, à la suite du gouverneur E. Gentil, G. Bruel, historiographe de l'Afrique équatoriale française développa, contre C. Maistre, l'idée que le Bamingui représentait le cours amont du Chari alors qu'il ne s'agit que d'un affluent de l'Ouham-Bahr-Sara qui en est le véritable tributaire. Cette fable court toujours (Y. Boulvert, 1987) !

Les frontières retrouvées, après la Première Guerre mondiale, le gouverneur Lamblin devait aussitôt réaliser le tour de force de créer, pratiquement sans crédits et en cinq années, un réseau de 4 200 km de pistes carrossables. À peine inauguré, il fut emprunté en 1925 par la mission Citroën-Centre Afrique, la célèbre « croisière Noire », suivie peu après d'André Gide enquêtant pour son *Voyage au Congo* (1926).

Cette date marquera un changement capital pour la population, fatiguée des excès de portage, ensuite pour la connaissance du pays. Jusque là un voyageur, accompagné de porteurs, chargés en moyenne de trente kilos de bagages, ne pouvait dépasser 30 km par jour. Il avait tout le temps d'observer le paysage, de noter et pour cause les passages de rivières, les accidents de relief, les changements de végétation, les villages... La plupart de ces itinéraires d'exploration sont originaux. Ils renferment une masse d'informations considérables (J. Cantournet, 1987) qui a en grande partie disparu de nos jours, où l'on n'emprunte guère que les pistes carrossables. Rappelons que les deux postes frontaliers, reliant le Centrafrique au Soudan (Am Dafok et Bambouti), sont séparés par plus de 700 km à vol d'oiseau. Qui en dehors de braconniers ou de réfugiés soudanais franchit encore l'interfluve frontalier ?

Alors que l'interfluve Congo-Nil constituerait le passage naturel le plus aisé pour relier la Méditerrannée à l'Afrique du Sud et bien que l'est centrafricain soit relativement arrosé avec une pluviométrie passant de 1700 à 800 mm du sud au nord, il est désormais déserté, à l'écart de tout courant commercial. Cette actuelle barrière entre l'Afrique islamique et christiano-animiste, entre l'Afrique arabophone, anglophone et francophone fut autrefois (encore au XVIIIe siècle) une région de passage peuplée si l'on en croit l'abondance des poteries, des meules de pierres... Ces populations furent décimées par les guerres tribales, les razzias esclavagistes mais aussi la trypanosomiase, le paludisme, les multiples parasitoses sans oublier les contraintes coloniales : portage, impôt de capitation. La mémoire de certaines régions a disparu avec les ethnies : Kreich, Bongo... Loin des rares pistes au long desquelles sont échelonnés les derniers villages, il n'y a plus personne pour dénommer les rivières, les accidents de relief... Une grande partie de la toponymie est perdue, les indications portées sur les itinéraires pédestres étant souvent délicates à recaler. C'est un cas peut-être unique sur notre planète.

Conclusions

On voit ainsi que dans la première période avant 1884, les explorateurs d'Afrique centrale sont individuels et très divers. On y rencontre des lettrés arabes (El Tounsy), des chasseurs (au Gabon, Du Chaillu, 1850-67), des commerçants épris d'aventures (les frères Poncet), des affabulateurs probables (Potagos) à côté de remarquables descripteurs (Barth, Junker) ou de scientifiques (Schveinfurth). Ils peuvent avoir en vue outre leur gloire propre, celle de leur pays mais ils ne sont pas là pour implanter leur drapeau, d'ailleurs ils ne font que passer.

En 1888, le territoire centrafricain actuel n'a été encore qu'effleuré, quand se dessinent les visées expansionnistes, avant tout, celles du roi des Belges Léopold II qui veut se fonder un Empire africain, sous prétexte de lutter contre l'esclavage et d'apporter « la civilisation ». L'exploration et l'occupation de « l'Oubangui-Chari » résultent de la volonté politique de Brazza d'abord, et de l'action du Comité de l'Afrique française, beaucoup plus que de celle du gouvernement français (avec le ministre E. Etienne, le président Sadi Carnot...) qui mesura toujours très chichement les moyens accordés à l'exploration, à l'inventaire et à la mise en valeur de ce territoire. Le but des Français est d'abord de contrer les Belges sur la rive droite de l'Oubangui jusqu'à sa source, ensuite, suivant l'idée de Crampel de relier les possessions congolaises à celles de la Méditerrannée en coupant la route de l'intérieur du Cameroun aux Allemands et plus tard de relier le Congo à Djibouti en coupant la route aux Anglais. Seul le premier objectif fut atteint, l'expansion française sur le Nil fut repoussée en 1899 comme le mouvement tournant Belge dans l'est centrafricain l'avait été en 1894.

Les explorations furent concentrées sur deux ou trois axes laissant entre eux de vastes *no man's land* tels l'interfluve entre Sangha et Oubangui, c'est ce qui explique le temps mis à débrouiller l'importance hydrographique de l'Ouham qui n'est toujours pas reconnue sur les atlas comme cours supérieur du Chari. Il en est de même pour le massif des Bongos.

Les explorateurs furent trompés au début par l'exubérance de la végétation qu'ils confondirent avec la fertilité du sol. De toutes manières, il fallait bien proclamer cette richesse du pays pour attirer hommes et capitaux ! En 1898 seulement V. Liotard parvint à attirer une mission officielle de prospection économique : les rapports de Bonnel de Mezières en 1901 et Colrat de Montrosier en 1902 formulèrent les prévisions les plus pessimistes sur le commerce futur de l'Afrique centrale.

Les missions d'exploration en Centrafrique furent politico-militaires et non pas scientifiques. Elles étaient suivies et coordonnées de loin dans les bureaux ministériels. Un travail surtout topographique ne fut poussé que lors des délimitations frontalières successives. Abandonnant l'exploitation du pays aux compagnies concessionnaires, le gouvernement ne se préoccupa pas d'établir un inventaire scientifique détaillé en vue d'une exploitation rationnelle. Certes il y eut la Première Guerre mondiale, puis la crise économique des années trente, mais il fallut la Seconde Guerre mondiale pour voir se développer un remarquable réseau de stations agronomiques et une cartographie géologique de reconnaissance à 1/500 000.

Pour établir, en cette fin du XXe siècle, les cartes du milieu naturel centrafricain, il ne suffit pas de disposer des outils de la photo-interprétation

et de la télédétection, il faut encore sillonner le pays à la recherche de la vérité-terrain. Pour ce faire, les récits d'explorateurs sont utiles : ils recoupent et complètent les observations de terrain actuelles ; chacun apporte sa pierre à l'édifice en décrivant le relief, le modelé, les roches, les sols, la flore, la faune...

La recherche des archives permet également de vérifier que des découvertes proclamées sont en fait des redécouvertes ce qui montre que l'oubli est rapide et que les sources ne sont pas recherchées. On peut en citer quelques exemples. En 1973, le satellite américain POGO, puis MAGSAT, mit en évidence au-dessus du Centrafrique la plus grande anomalie magnétique mondiale dite de Bangui, sur l'origine et la nature de laquelle les travaux se poursuivent. Or cette anomalie avait été décelée au sol par des chercheurs ORSTOM (Ledonche - Godivier, 1958). D'ailleurs dès 1908, G. Bruel signalait des anomalies magnétiques dans ce secteur. De même le Centrafrique est longtemps passé pour un pays où la pierre à chaux, le calcaire étaient absent alors qu'en 1988, Y. Boulvert et J. N. Salomon y délimitèrent par examen stéréoscopique du modelé, près de 20 000 km² de secteurs à modelé karstique. En fait, dès 1903, L. Lacoin avait décrit et ramené des échantillons de calcaire. De même on a vu pour le zonage phytogéographique que de multiples observations auraient pu être utilisées dont celle de Lupton (1882), Junker (1891)... En Centrafrique, les observations des explorateurs sont d'autant plus importantes que de nombreux itinéraires n'ont jamais été refaits. D'ailleurs chaque spécialiste a son regard propre ; il ne retient et note que ce qui le frappe.

Orientations bibliographiques

- *Atlas de la République Centrafricaine*, s/d. P. Vennetier, Paris, 1984.
- *Le Grand Atlas des Explorations*, Encyclopædia Universalis, Paris, 1991.
- Y. Boulvert, *Notes sur la découverte de l'ouest centrafricain*, 1983, 55 p. multigr. dont :
  1. Découverte du bassin de la Sangha (1886-1907), 14 p. + cartes
  2. Le problème de l'Ouham-Chari (1892-1907). Un exemple historique des difficultés de perception des réalités géographiques durant la période d'exploration autour de 1900, 13 p. + cartes.
  3. La mystérieuse région de l'interfluve Sangha-Oubangui. Lenteur de l'exploration à la fin XIXe, début XXe, 12 p. + cartes.
  4. Une région tardivement explorée et occupée. Les plateaux du nord-ouest de Centrafrique. La frontière Congo-Cameroun (1894-1935), 11 p. + cartes.
  5. Première perception de l'ensemble gréseux Gadzi-Carnot, 5 p.
- Y. Boulvert, *Explorateurs méconnus de l'est centrafricain*, 1983, 37 p. multigr.
  1. Premiers témoignagnes et explorations avant 1885, 24 p. + carte à 1/2 000 000.
  2. Explorateurs belges dans l'est de la Centrafrique (1891-1894), 13 p. + carte 1/2 000 000.
- Y. Boulvert, *À l'occasion d'un centenaire : la première exploration de l'Oubangui jusqu'aux rapides de Bangui-Zongo par le pasteur Grenfell (fev. 1885)*, 1985, 26 p. multigr. + fig et cartes.
- Y. Boulvert, « Le problème de l'Oubangui-Ouellé ou comment fut exploré et reconstitué un réseau hydrographique à la fin du XIXe siècle », *Cah. ORSTOM*, Série Sciences Humaines, Vol. XXI, n° 4, 1985, pp. 389-411.
- Y. Boulvert, « Exploration, création d'un pays nouveau, découverte scientifique : le cas du Centrafrique de 1880 à 1914 », *Milieux et Paysages*, s.d. Y. Chatelin et G. Riou, Paris, 1986 pp. 89-103.
- Y. Boulvert, *Bangui 1889-1989 - Points de vue et témoignages*, Ministère de la Coopération et du Développement, Paris-Saint-Mandé, 1989.
- J. Cantournet, *Inventaire cartographique de la République Centrafricaine*, Recherches oubanguiennes, Labethno, Paris X - Nanterre, 1987.
- C. Coquery-Vidrovitch, *Brazza et la prise de possession du Congo, la mission de l'Ouest-Africain 1883-1885*, Paris,1969.
- E. de Dampierre, *Un Ancien Royaume Bandia du Haut-Oubangui*, Paris, 1967.
- H. Deschamps, *L'Europe découvre l'Afrique*, Paris, 1967.
- B. Emerson, *Léopold II, le royaume et l'empire*, Paris-Gembloux, 1988.
- G. Grellet, M. Mainguet, B. Soumille, *La République Centrafricaine*, P.U.F., Que sais-je ? n° 1943, Paris, 1982.
- P. Kalck, *Histoire centrafricaine des origines à 1966*, Paris, 1974 (réédité en 1992).
- P. Kalck, *Historical Dictionary of the Central African Republic*, African Historical Dictionaries n° 27, Londres, 1980 (2e édit. 1992).
- P. Kalck, *Un Explorateur du centre de l'Afrique Paul Crampel (1864-1891)*, Paris, 1993.
- M. Michel, *La Mission Marchand 1895-1899*, Mouton, Paris, 1972.
- Ch. Prioul, *Entre Oubangui et Chari vers 1890*, Recherches Oubanguiennes n°6, Labethno, Paris X-Nanterre, 1981.

Terre à découvrir
Terres à parcourir

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : B*6471 Ex : 1

Textes réunis par
Danielle LECOQ

Fonds Documentaire ORSTOM